

Alain Bosson, de Riaz, est né en 1967. Historien formé à Fribourg et à Lyon, Docteur ès lettres, il travaille actuellement au CHUV en qualité de directeur adjoint des bibliothèques de la Faculté de médecine de Lausanne. Il a consacré à l'histoire de la médecine dans le canton plusieurs articles et deux ouvrages, dont un *Dictionnaire biographique des médecins fribourgeois 1311-1960*.

Premières femmes médecins

Le parcours des pionnières

Les premières femmes qui se lancent dans les études médicales, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ne parviennent qu'au compte-gouttes à s'établir en tant que médecins, et à vivre de leur profession de manière indépendante. Véritables pionnières, elles auront dû vaincre des barrières intérieures et le regard extérieur qui admet mal que des femmes puissent endosser une autre robe blanche que celle du mariage. Si Clémence Broye, la première femme médecin fribourgeoise, commence son activité en 1894, c'est sous les cieux un peu plus progressistes de Lausanne. Il faudra attendre un demi-siècle pour voir une femme médecin exercer en Gruyère, lorsque Stéphanie Joye, née Perroulaz, ouvre à Broc une consultation avec son mari, en 1944¹.

«Une femme médecin n'aura jamais mes sympathies, et celle-ci n'est, dans ses meilleurs moments, qu'une pitoyable caricature de l'homme. Elle est pis que cela, elle est une mauvaise copie du charlatan forain.» C'est dans les colonnes du *Journal de Genève*, en date du 15 août 1894, que les lecteurs découvrent avidement le nouvel épisode du dernier feuilleton à rebondissements de Wilkie Collins, «Le sang de Caïn». Ces propos forts sur les femmes médecins n'émanent pas d'un vieux confrère misogyne, mais de la bouche de la jeune Helena Gracedieu, qui a maille à partir avec la doctoresse Elizabeth Tegenbruggen, un personnage intrigant que le célèbre romancier anglais présente sous un jour peu sympathique.

Jusque dans la presse médicale où la question soulève les passions, les lieux communs et préjugés sur la vocation médicale des femmes sont largement présents dans l'opinion publique de la Belle Epoque. Pour commencer, la femme ne doit pas faire d'ombre à son mari, et sa place est au foyer: même à gauche, la discussion au Conseil municipal de Genève sur l'opportunité d'ouvrir aux jeunes filles une classe d'horlogerie, également en 1894, ne remet que très

¹ La majorité des photographies qui illustrent cet article ont été aimablement mises à disposition par Pierre Joye et Marie-Françoise Leuenberger-Joye.



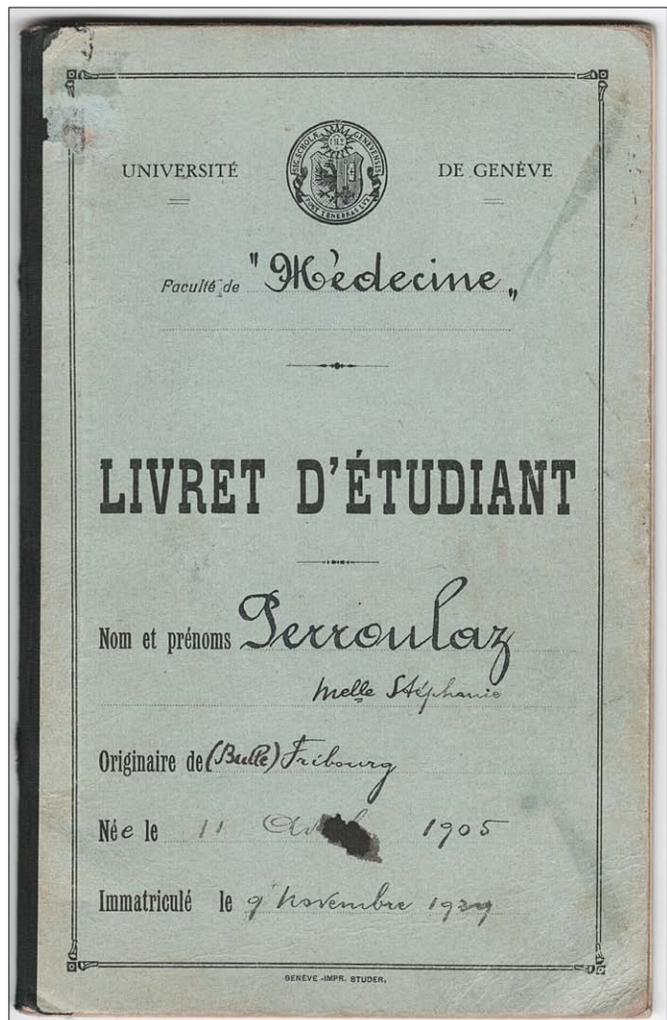
Hommage du comité de l'hôpital et des sœurs aux docteurs Clément et Etienne Perroulaz, Riaz, 1925.

partiellement en cause cette vision traditionnelle des rôles: «M. Leschaud dit que le principe soutenu par l'école socialiste [sic] que la femme doit s'occuper exclusivement de son ménage, a son fond de vérité, mais il n'a rien d'absolu»².

Le travail féminin, même modeste, fait débat. Dès lors, l'accession de femmes à des professions libérales prestigieuses comme avocates ou médecins, dérange tant et plus les représentations communes de la répartition des rôles entre les sexes. Fragilité physique, vulnérabilité nerveuse, impossibilité d'un effort suivi: autant d'obstacles, pense-t-on, aux carrières médicales féminines qui ne se profilent qu'au compte-gouttes avant la Première Guerre mondiale. C'est peu dire que les premières femmes médecins ont été des pionnières.

² Délibération du Conseil municipal de Genève, séance du 11 décembre 1894, *Journal de Genève*, 16 décembre 1894, p. 2

Le parcours de la Vaudoise Marie Feyler (1865-1947) est emblématique: «M^{lle} Dr Feyler était une femme d'une rare énergie, d'une volonté de fer, douée de splendides qualités d'intelligence, de cœur; elle était d'une franchise, d'une droiture rares, s'alliant à une sensibilité très grande, qui ne se répandait pas en paroles, mais en actes. Fille du pharmacien Feyler, établi à la rue Saint-Laurent, elle était née le 1^{er} novembre 1865; son goût pour l'étude, pour les sciences était grand, mais son père s'opposa à ce qu'elle fit des études de médecine; elle devait étudier la musique: obéissante, Marie Feyler s'en fut à Stuttgart travailler le chant et la harpe.



Livret d'étudiant de Stéphanie Perroulaz, Faculté de médecine de l'Université de Genève, vers 1930. Collection privée.

Rentrée au pays, elle se mit à travailler en cachette, préparant seule sa première propédeutique, qu'elle réussit brillamment; en présence de ce succès et de cette vocation bien arrêtée, le pharmacien céda. Elle obtint son autorisation de pratiquer le 20 août 1902 et s'installa à Lausanne où elle se fit rapidement aimer et apprécier.³»

La Suisse pourtant passe en Europe pour un endroit des plus progressistes en ouvrant aux femmes l'accès aux facultés de médecine. La pionnière suisse, Marie Heim-Vögtlin (1845-1916), s'immatricule à Zurich en 1868; elle est la première à ouvrir un cabinet sur les bords de la Limmat, en 1874, après l'obtention de son doctorat. Du côté de Lausanne, la nouvelle Faculté de médecine qui ouvre ses portes en 1890 connaît jusqu'en 1914 un afflux important de centaines de femmes russes venues étudier l'art médical. Presque toutes rentreront au pays. Du côté des Suissesses en revanche, très peu se trouvent sur les bancs de la faculté, et, parmi les rares diplômées, celles qui se marient finissent rarement par exercer.

Clémence Broye, la première femme médecin fribourgeoise

Mais revenons en 1894. La doctoresse Marie Heim-Vögtlin pratique depuis vingt ans, mais ses consœurs en Suisse sont encore très rares. Le 18 juillet de cette année-là, une étudiante de trente-quatre ans soutient à la Faculté de médecine de l'Université de Berne une thèse intitulée *Transformisme biologique des microbes sous leur influence réciproque*. Une année auparavant, presque jour pour jour, elle avait obtenu, toujours à Berne, le diplôme fédéral de médecine. Clémence Broye (1860-1946) est ainsi la première Fribourgeoise à avoir obtenu ces deux diplômes, et la première à avoir vécu de sa profession de manière indépendante.

Originaire d'Estavayer-le-Lac, Clémence est la fille de Jean Broye (1828-1899), juge fédéral. Tandis que des jeunes hommes d'origines plus modestes commencent à se lancer dans la carrière médicale, il est à remarquer que les vocations médicales féminines n'émergent, le plus souvent, que dans les familles des couches sociales les plus élevées, et généralement là où un père, un oncle ou un frère est déjà médecin.

Nous ne savons que très peu de choses du parcours professionnel de Clémence Broye. A-t-elle été encouragée par une famille que l'on sait radicale et que l'on imagine progressiste?

³ Nécrologie publiée dans la *Gazette de Lausanne*, 28 juin 1947, p. 11.

Cependant, tout comme Marie Feyler, Clémence Broye est sensiblement plus âgée que ses condisciples masculins, ayant commencé ses études médicales seulement à vingt-neuf ans. Pourquoi ce retard? Après l'obtention du doctorat, elle sollicite et obtient la patente vaudoise, puis se fixe à Lausanne. Pourquoi Lausanne? Est-ce le prolongement logique de contacts noués avec les milieux professionnels au début de ses études médicales, effectuées dans la capitale vaudoise? Les difficultés (réelles ou supposées) de l'installation d'une femme médecin dans un canton conservateur auraient-elles détourné la jeune femme de son canton d'origine? Nous ne pouvons répondre à ces questions. Toujours est-il qu'à Lausanne aussi elle est une pionnière, puisqu'elle est la première femme à y ouvrir une consultation.

En qualité de gynécologue et de pédiatre, spécialisations prioritairement investies par les premières femmes médecins, la doctoresse Broye consulte dans son cabinet lausannois du 10 rue de Bourg, de 14 à 16 heures tous les jours sauf le vendredi et le dimanche⁴. Elle pratiquera pendant plus de cinquante ans, presque jusqu'à la fin de sa vie, survenue le 27 octobre 1946. A l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la doctoresse Broye, la *Gazette de Lausanne* rend hommage ainsi à notre compatriote: «Mlle Clémence Broye, qui fut la première femme médecin de Lausanne, fête aujourd'hui son quatre-vingtième anniversaire. Portant allégrement son grand âge, elle suit toujours avec une grande attention tout ce qui touche à la médecine et pratique encore son art avec autant de joie qu'aux premiers jours de ses lointains débuts.»⁵

La doctoresse Broye suscita une vocation médicale dans sa famille: sa nièce, Maximilienne-Clémence Broye (1905-1963) étudia à Lausanne où elle obtint son diplôme de médecin, en 1931, et y exerça à partir de 1937⁶.

Au rang des pionnières, une autre Fribourgeoise est à mentionner: Alice Gutknecht, née en 1887, et fille du docteur Fritz Gutknecht, de Kerzers. Née à Fribourg où son père exerçait la médecine, elle déménage avec toute la famille à Bâle, et c'est à la Faculté de médecine de la cité rhénane qu'elle obtient son diplôme, en 1912, puis son doctorat en 1913. Mais ensuite on perd sa trace. De nombreuses femmes médecins, bien que diplômées, n'exercent pas, ou alors assistent leur mari médecin. Leurs noms n'apparaissent pas sur les tabelles sanitaires, et il est très difficile de suivre leur parcours.

⁴ *Indicateur vaudois* 1897, p. 255.

⁵ *Gazette de Lausanne*, 15 novembre 1940, p. 2.

⁶ Une évocation de son parcours se trouve dans *L'Echo, journal catholique hebdomadaire*, Lausanne, 14 décembre 1964, p. 6.

En ce qui concerne les premières femmes ayant exercé la médecine dans le canton de Fribourg, il faut pratiquement attendre la génération suivante pour voir de nouvelles candidates achever leur formation médicale. Originnaire du Tessin et née à Morat, Geneviève Casanova (1907-1989), diplômée de Lausanne en 1935, fut la première femme à ouvrir un cabinet médical dans le canton, en 1941, en ville de Fribourg. Presque au même moment, la doctoresse Liselotte Spreng née Brüstlein (1912-1992) ouvre avec son mari le docteur Alfred Spreng une consultation de gynécologie et obstétrique⁷, également en ville.

Qu'en est-il de la Gruyère?

Une dynastie médicale bulloise: les Perroulaz

A Bulle, le paysage médical au XIX^e siècle est dominé par les figures des docteurs Glasson, père et fils, qui exercent l'art médical en se succédant de 1801 à 1880. Le docteur Claude-Joseph Glasson (1773-1837), notable et grand propriétaire foncier, assumait parallèlement à son intense engagement médical et hygiéniste⁸ des mandats politiques dans les dernières années de sa vie, où il fut député au Grand Conseil et préfet de Bulle. Son fils, le docteur Xavier Glasson (1809-1880), exerça la médecine pendant quarante-six ans, et il fut un des membres les plus éminents du corps médical fribourgeois de son temps. C'était un ardent promoteur de l'ouverture de l'hôpital psychiatrique de Marsens, qui ouvrit ses portes en 1875. Après la mort du docteur Glasson, c'est un jeune confrère originaire de Fribourg, Etienne Perroulaz

(1853-1933), qui reprend avec enthousiasme et énergie le *leadership* médical en Gruyère.



Le chanoine Etienne Perroulaz entourant ses neveux, le futur docteur Etienne Perroulaz et sa sœur Marie. Photographie Ducrest, Fribourg, vers 1862. Collection privée.

⁷ Le couple publie en 1958 avec le docteur Marius Nordmann un petit opuscule précurseur: *L'accouchement sans douleur par la méthode psychoprophylactique*, Neuchâtel, Paris: Delachaux & Niestlé, 1958, 45 p.

⁸ Voir l'édition de ses lettres envoyées à un confrère de Châtel-Saint-Denis: BOSSON, Alain: «Une source inédite pour l'histoire sanitaire fribourgeoise de la première moitié du XIX^e siècle: les lettres de Claude-Joseph Glasson, médecin à Bulle, à son confrère Claude Cosandey (1825-1830)», in: *Annales fribourgeoises*, (65), 2003, pp. 137-152.

La famille Perroulaz au complet, vers 1912. La petite Misy, surnom donnée à la future doctoresse Stéphanie Joye-Perroulaz, est sur les genoux de sa maman. Tout à gauche le docteur Etienne Perroulaz, tout à droite au deuxième rang, le docteur Louis Perroulaz. Collection privée.



Né à Fribourg, où il effectue sa scolarité primaire, le jeune Etienne est repéré par son oncle homonyme, l'abbé Etienne Perroulaz (1812-1878), qui encourage ses dispositions studieuses et sa vocation médicale. Le jeune Etienne suit son oncle à Berne puis à Bâle, où il décroche son diplôme fédéral de médecine (1877), puis son doctorat (1879), sous la direction du professeur Johann Jacob Bischoff (1841-1892), auquel il dédie sa thèse. Après un bref séjour en qualité de médecin-interne à l'hôpital psychiatrique de Marsens (en France), il s'établit à Riaz (1879-1881), avant de se fixer définitivement à Bulle, où il exerce son art pendant cinquante-deux ans.

Personnalité médicale de premier plan, il fut le fondateur de l'Hôpital de district de la Gruyère, qui ouvrit ses portes à Riaz en 1885, et dont il fut le médecin attitré. Cet établissement, qui peut paraître modeste selon les standards du XXI^e siècle, n'en constituait pas moins une grande avancée sur le plan médical par rapport au vétuste hospice de Bulle auquel il succédait.

Comme le rappelle bien la nécrologie publiée en 1934 dans les *Nouvelles Etrennes Fribourgeoises*, «l'œuvre capitale du Dr Perroulaz fut la création de l'hôpital de district de Riaz. Dès son établissement en Gruyère, il en avait reconnu la nécessité: à une époque où notre pays ne possédait pas d'hôpital cantonal, où n'existaient pas les facilités de transport des malades dont nous bénéficions actuel-

lement, où les ressources médicales de l'hospice de Bulle étaient insuffisantes et ne se prêtaient guère à des développements progressifs, il réussit à faire partager sa conviction aux communes intéressées et, en 1885, il avait la joie de procéder à l'installation de cet hôpital à Riaz dans un domaine ayant appartenu à l'ancien conseiller d'Etat Charles. Dès lors, avec une inlassable persévérance, il s'appliqua à le maintenir à la hauteur d'exigences et de besoins toujours croissants. Grâce à ses remarquables qualités d'administrateur, à son application minutieuse à surveiller les détails et à prohiber toute dépense inutile, il réussit, tout en ménageant les budgets communaux et en se contentant de prix de pension extrêmement modiques pour les malades, à constituer les ressources importantes qui devaient permettre d'édifier les belles, claires et confortables constructions actuelles. Cet hôpital, qui débuta avec seize malades et cent soixante-huit journées d'hospitalisation pour l'année de fondation 1885, vit, par une progression régulièrement croissante, le nombre des malades atteindre 693 et celui des journées d'hospitalisation 44 673 pour la dernière statistique annuelle (1932). Il fut, jusque sur son lit de mort, la préoccupation du Dr Perroulaz, son œuvre de prédilection.»⁹

Son fils, le docteur Louis Perroulaz (1889-1967), exerce à Bulle à partir de 1920. A l'hôpital de Riaz, il seconde son père, puis lui succède en qualité de chirurgien et médecin-chef, de 1933 à 1953. Mais laissons de côté cette figure bien connue de la vie bulloise – dont les lecteurs un peu moins jeunes se souviendront – pour nous intéresser à sa plus jeune sœur, la cadette des six enfants de la famille Perroulaz.

Stéphanie Joye, née Perroulaz, la première femme médecin active en Gruyère

Lorsque la petite Stéphanie voit le jour à Bulle, le 11 avril 1905, son père Etienne a déjà cinquante-deux ans. Misy – c'est le surnom que lui donnent ses proches – est une enfant douée. Elle effectue ses études gymnasiales au collège Sainte-Croix de Fribourg, puis se lance dans des études de médecine, avec la bénédiction de ses parents.

Après la première propédeutique passée à Fribourg, elle poursuit son cursus à Lausanne, puis à Genève, où elle obtient son diplôme fédéral de médecine le 20 décembre 1932. Son vieux père savoure avec fierté la réussite de sa petite dernière. C'est à cette époque que la jeune femme fait



Stéphanie Perroulaz au temps des études en médecine. Collection privée

⁹ *Nouvelles Etrennes fribourgeoises*, (67), 1934, p. 215.

la connaissance d'un étudiant en médecine d'origine fribourgeoise, mais dont les parents sont établis à Genève, Edmond Joye (1908-1963). L'année suivante, Stéphanie Perroulaz est assistante à l'hôpital de Genève. Lorsqu'Edmond Joye obtient à son tour le diplôme, en 1936, le couple – qui s'est marié – cherche à se trouver une situation. Venant d'un milieu plutôt modeste, le docteur Joye n'a pas le loisir de faire la fine bouche. Une opportunité se dessine du côté du Valais, où les époux Joye reprennent le cabinet d'un médecin à Mase, dans le Val d'Hérens.

Durant ces premières années valaisannes, Stéphanie Joye n'exerce pas la médecine, mais s'adonne au métier de maman. Comme pour beaucoup de femmes, l'irruption de la guerre et la mobilisation vont changer la donne. Edmond absent, la doctoresse Joye va faire tourner le cabinet médical, sous les yeux quelque peu ébahis des villageois, qui ne sont pas habitués à confier leur santé à une femme docteur. En 1944, le couple saisit une possibilité de revenir s'établir dans leur canton d'origine, et dans la Gruyère natale de Stéphanie.

Le docteur Louis Herzog (1885-1978) s'est décidé à déménager et à quitter Broc, où il a exercé pendant près de trente ans. Le couple Joye s'installe donc à Broc, et Stéphanie se concentre sur le foyer, qui s'est agrandi avec la naissance

Les assistants de l'hôpital cantonal de Genève, en 1933. La doctoresse Stéphanie Perroulaz est au premier rang, deuxième depuis la gauche. On dénombre quatre femmes sur vingt-huit. Collection privée.



de Pierre (1943). D'abord en retrait, la doctoresse Joye reprend du service actif à la fin des années 1940. Le docteur Edmond Joye exercera en qualité de généraliste, tandis qu'elle se spécialisera en pédiatrie. Après la disparition prématurée de son mari, elle reprendra l'ensemble de la clientèle. En 1976, elle passe le témoin à leur fils, le docteur Pierre Joye, qui a exercé à Broc jusqu'à récemment.

Lorsque la doctoresse Joye disparaît, en 1981, la place des étudiantes dans les facultés de médecine est devenue une évidence, le nombre de femmes dans la profession médicale est en constante augmentation, et le fait de se faire soigner par une femme est une banalité pour les nouvelles générations. Les pionnières comme Clémence Broye, Geneviève Casanova, Liselotte Spreng ou Stéphanie Joye auront contribué, par leur force de caractère et leur action, à jeter un pont entre deux époques, à faire disparaître les préjugés.

Mais laissons le dernier mot à la doctoresse Joye. En 1973, âgée de soixante-huit ans, elle livrait un court témoignage à un hebdomadaire romand qui consacrait un dossier aux femmes médecins, intitulé *Femmes en blanc. Préférez-vous le docteur à la doctoresse?* Voici son témoignage: «A l'époque où j'ai fait mes études de médecine, il était encore assez rare que des femmes choisissent cette carrière. Je n'ai pourtant rencontré aucune difficulté dans les contacts avec les étudiants ou avec les professeurs. J'ai d'abord pratiqué en collaboration avec mon mari qui était docteur lui aussi, et j'ai été la première femme médecin du canton de Fribourg. Au début, les hommes avaient peut-être quelques hésitations à se faire soigner par une femme, mais plus du tout aujourd'hui en ce qui me concerne ici, et cela est particulièrement valable pour les jeunes de la nouvelle génération. A mon avis, le rapport d'un malade avec un médecin ne dépend pas du fait qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, mais avant tout du fait qu'il s'agit d'un médecin... homme ou femme, cela est secondaire»¹⁰.



Trois médecins sur une photo, vers 1944: La doctoresse Stéphanie Joye, le (futur) docteur Pierre Joye, et son père en uniforme, le docteur Edmond Joye. Collection privée.

¹⁰ Coupure de presse aimablement transmise par madame Marie-Françoise Leuenberger-Joye, non datée, provenant du magazine *L'Illustré*.